

MAURICE T.
MASCHINO

Quand
les profs
craquent...

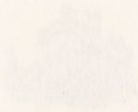
ROBERT LAFFONT

Nc

« NOTRE ÉPOQUE »
Collection dirigée par Georges Liébert
et Alexandre Wickham

DU MÊME AUTEUR

La République, 1900
 L'État moderne, 1901
 Histoire de l'Europe en collaboration avec Félix R. 1901
 L'État, 1902
 L'État, 1903
 L'État, 1904
 L'État, 1905
 L'État, 1906
 L'État, 1907
 L'État, 1908
 L'État, 1909
 L'État, 1910
 L'État, 1911
 L'État, 1912
 L'État, 1913
 L'État, 1914
 L'État, 1915
 L'État, 1916
 L'État, 1917
 L'État, 1918
 L'État, 1919
 L'État, 1920
 L'État, 1921
 L'État, 1922
 L'État, 1923
 L'État, 1924
 L'État, 1925
 L'État, 1926
 L'État, 1927
 L'État, 1928
 L'État, 1929
 L'État, 1930
 L'État, 1931
 L'État, 1932
 L'État, 1933
 L'État, 1934
 L'État, 1935
 L'État, 1936
 L'État, 1937
 L'État, 1938
 L'État, 1939
 L'État, 1940
 L'État, 1941
 L'État, 1942
 L'État, 1943
 L'État, 1944
 L'État, 1945
 L'État, 1946
 L'État, 1947
 L'État, 1948
 L'État, 1949
 L'État, 1950
 L'État, 1951
 L'État, 1952
 L'État, 1953
 L'État, 1954
 L'État, 1955
 L'État, 1956
 L'État, 1957
 L'État, 1958
 L'État, 1959
 L'État, 1960
 L'État, 1961
 L'État, 1962
 L'État, 1963
 L'État, 1964
 L'État, 1965
 L'État, 1966
 L'État, 1967
 L'État, 1968
 L'État, 1969
 L'État, 1970
 L'État, 1971
 L'État, 1972
 L'État, 1973
 L'État, 1974
 L'État, 1975
 L'État, 1976
 L'État, 1977
 L'État, 1978
 L'État, 1979
 L'État, 1980
 L'État, 1981
 L'État, 1982
 L'État, 1983
 L'État, 1984
 L'État, 1985
 L'État, 1986
 L'État, 1987
 L'État, 1988
 L'État, 1989
 L'État, 1990
 L'État, 1991
 L'État, 1992
 L'État, 1993
 L'État, 1994
 L'État, 1995
 L'État, 1996
 L'État, 1997
 L'État, 1998
 L'État, 1999
 L'État, 2000



ROBERT LAFFONT

8. R.
110539

DU MÊME AUTEUR

Le Refus, Maspero, 1960.

L'Engagement, Maspero, 1961.

L'Algérie des illusions, en collaboration avec Fadéla M'Rabet
Robert Laffont, 1972.

Le Reflux, précédé d'un entretien avec Francis Jeanson, P. J
Oswald, 1975.

Sauve qui peut, démocratie à la française (recueil d'enquêtes
parues dans *Le Monde diplomatique*), Saveli, 1977.

Votre désir m'intéresse, enquête sur la pratique psychanalytique
Hachette-Littérature, 1982.

Vos enfants ne m'intéressent plus, Hachette-Littérature, 1983

Voulez-vous vraiment des enfants idiots?, Hachette-Littérature
1984.

Êtes-vous un vrai Français?, Grasset, 1989.

« *Allez-y doucement, camarades!* », ou *L'amour chez les Soviétiques*
Robert Laffont, 1991.

L'École, usine à chômeurs, Robert Laffont, 1992.

57.8886

30

MAURICE T. / MASCHINO

QUAND LES PROFS
CRAQUENT...



ROBERT LAFFONT



DL-07 09 1993-28262

MAURICE T. MASCHINO

DU MÊME AUTEUR

Le Signe du Maître, 1981.
 L'Empire du Soleil, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
QUAND LES PROS
CRAQUENT.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.
 Les Éléments de la Magie, 1981.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1993
ISBN 2-221-07492-0



LA DISCIPLINE AUX ÉCOLES

« La maladie mentale, une maladie d'avenir. »

MARC RANCUREL
(inspecteur général de l'Éducation nationale)

« La grande mentalité, une œuvre d'art »

MARIE RANCIERE
(professeur de l'École normale)

LA DESCENTE AUX ENFERS

Lycée Faidherbe, Lille. Un enseignant raconte que l'un de ses amis s'est amusé à classer leurs collègues en quatre catégories :

« La première est celle des *voies de fait*, et comprend trois noms. Ainsi, trois de nos collègues recevraient des horions de leurs élèves ? J'en suis abasourdi. Mais Chabas me cite des faits précis, m'apporte des preuves... Une seconde escouade, forte d'une dizaine de têtes, a pour enseigne la *coule honteuse* : hurlements, trépignements, chants en chœur, injures. Le troisième groupe, celui de la *coule douce*, est le plus fourni, héritant de rires, d'interjections, de boulettes au tableau et de hannetons. Enfin, la quatrième catégorie est celle des (« *durs* »), à propos de laquelle il n'est pas nécessaire d'insister... Nous étions douze... Je pus vérifier peu à peu l'exactitude de ces révélations. C'est ainsi que la salle de classe où j'opérais se trouvant juste au-dessus de celle qu'occupait un collègue de la catégorie *voies de fait*, il arrivait que le plafond tremblât et nous transmît un authentique vacarme ; je sentais mes élèves frémissants, mais personne ne bronchait... »

Moins « terrifiants », d'autres profs n'ont pas cette chance : « Le but suprême de mon enseignement, dit l'un d'eux, me paraît la conquête du silence, conquête instable et difficile... Il faut être sans cesse sur ses gardes... Aucune détente n'est durable, ce n'est qu'une trêve entre d'éventuels affrontements... »

Épuisés, dégoûtés — d'un dégoût qui les conduit parfois à la démission ou au suicide —, beaucoup ne supportent plus leur

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

métier : « Ce métier m'est odieux, déclare un prof de français. Mes confrères sont des cuistres, mes élèves de jeunes idiots qui ne pensent qu'à être bacheliers et ne lisent Corneille qu'autant qu'il le faut pour répondre aux examinateurs... Tout cela me répugne et m'ennuie. J'aimerais mieux être commis de bureau, percepteur, conducteur de travaux. Je m'ennuierais ferme, mais on ne me parlerait pas de sacerdoce, de services rendus au pays... Mes chers poètes eux-mêmes ont perdu leurs grâces, depuis que je suis obligé de les ouvrir chaque année à la même page, de les accompagner des mêmes commentaires et de les entendre ânonner de la même façon... »

Un aigri ? Peut-être. Mais ils le sont tous. Ou presque. « Pour nombre de professeurs, l'exercice du métier les laisse insatisfaits, fatigués, épuisés : la monotonie de leur tâche, la tension constante, tout cela laisse un goût d'amertume. » Et peut conduire à « la dépression, qui existe déjà... »

Déjà ? En fait : à la fin du siècle dernier et au début du nôtre — comme le rapportent Pierre Guiral et Guy Thuillier dans leur passionnante *Vie quotidienne des professeurs de 1870 à 1940*, d'où tous ces témoignages sont extraits¹.

C'est en 1890, par exemple, qu'un Jules Simon se lamente d'exercer un « métier détestable », en 1930 qu'une Marguerite Aron évoque les déceptions d'une agrégée débutante (« C'est donc cela, l'enseignement secondaire ? »), ou en 1913 qu'un enseignant déplore, dans *L'Œuvre*, l'« apathie » de ses collègues : « Ils sont à eux-mêmes leurs propres ennemis, avec leur indifférence, leur veulerie, leur lâcheté, leur impuissance et leur peur d'agir, qui les condamnent à être plumés, tondus, exploités. »

« Horions », chahut, bavardage, déception professionnelle et absence de perspectives (« Il leur faut se résigner à n'avoir point d'ambition »), mesquineries et zizanies (« Ils se fuyaient les uns les autres, ils se défiaient les uns des autres »), solitude et quant-à-soi (« L'isolement, pour beaucoup, restait douloureux »), conformisme et peur du scandale (« Il est rare que le professeur soit un révolté véritable »), gêne matérielle et manque de considération sociale..., *tout y est* : à cette époque

LA DESCENTE AUX ENFERS

qu'on dit belle par ignorance ou nostalgie fantasmatique, la condition enseignante est déjà ce qu'elle deviendra — pédagogiquement absurde et humainement insupportable. Conçue, construite et programmée de telle sorte qu'elle ne peut provoquer que rejet, côté élèves, et « mélancolie », comme on disait, côté profs. Condition subie comme un destin, qui blesse (toujours, sur le tôt ou sur le tard), brise (souvent), écrase (parfois). Et, de nos jours, d'une façon autrement plus cruelle qu'en 1900.

De mal en pis

Si le système, en effet — dans sa conception, ses structures, son mode d'organisation et de fonctionnement — est resté, pour l'essentiel, ce qu'il était, les conditions concrètes dans lesquelles se vit actuellement la condition enseignante ont achevé de la pervertir.

Excepté pour quelques privilégiés (mais au début du siècle également, la profession avait ses aristocrates : Bergson, Mallarmé, Alain...), elle est devenue impossible : aux « horions » ont succédé les coups de pied, aux insolences les injures, à des élèves (relativement) formables des jeunes que rien ne prépare à apprécier Racine, au collègue la garderie, au lycée le parking, au « professeur » l'homme (la femme) à tout faire : dompter, flatter, éduquer, amuser, consoler... « Aujourd'hui, déclare l'un d'eux au *Monde*, on a le sentiment que ce que l'on demande aux professeurs n'est plus de faire leur métier d'enseignant, mais de prendre dans leurs classes un maximum d'élèves et de refermer la porte². » On deviendrait fou à moins. On le devenait déjà il y a cent ans.

Mais alors que le mal s'étend, que de jeunes enseignants craquent dès la deuxième ou troisième année, que de moins jeunes, piégés, se lamentent (« Encore dix ans à tirer... ») et prennent, tels des cancéreux une aspirine, un congé de mobilité ou un congé de formation dans l'espoir, généralement déçu, de se reconverter, alors qu'à l'entrée on ne se bouscule pas (à ce

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

point que le ministère a dispensé de stage de formation les certifiés de juin 1992, les affectant dès septembre à un poste), et qu'à la sortie on ne souhaite nullement « rempiler » (quand, il y a trois ans, la rue de Grenelle proposa aux futurs retraités de retarder leur départ, moyennant une prime de cinquante mille francs, cinquante et un acceptèrent, sur le millier escompté), alors, donc, que la galère tanguait et prend l'eau de toute part, que beaucoup souffrent d'un violent mal de mer, quand ils ne passent pas par dessus bord et se noient, le capitaine poursuit sa route, imperturbable. Qu'importe l'équipage, si les machines tournent ! Comme dit une assistante sociale, conseiller d'un recteur : « L'Éducation nationale ne s'est pas encore aperçue qu'elle a un personnel. Elle le malmène donc en toute bonne conscience, et l'écrase sans s'en rendre compte. » Autant, dès qu'on peut, prendre le large.

Salut, les copains !

Ainsi ai-je rompu les amarres, il y a deux ans. Le jour même de mes soixante ans. « Amer », « déçu », « paumé », comme l'ont prétendu des critiques/analystes de bazar ? Au contraire ! Brusquement revigoré, m'arrachant à la torpeur ambiante par un sursaut de vitalité et animé du désir d'employer ailleurs (dans le journalisme, qui est depuis longtemps mon second métier) une énergie qui ne trouvait plus, au lycée, la possibilité de s'investir.

Situé à Saint-Germain-en-Laye, l'établissement était pourtant très agréable (une vieille bâtisse construite comme un couvent, avec une grande cour plantée d'arbres, que dominaient de larges galeries ouvertes sur le ciel), aucune violence, aucun incident ne troublait le calme des lieux (ma sacoche, qu'aux interclasses je laissais ouverte sur le bureau, n'attira jamais la curiosité de personne), la plupart des élèves étaient très courtois et très gentils (« Classe sympathique », disait-on de toutes les classes, lors des conseils) et, à quelque terminale qu'ils appartiennent (B,C,D,F,G), ils se montraient très res-

pectueux du savoir que j'étais censé leur apporter. Mais justement : s'imaginant qu'il suffisait d'écouter pour s'en imprégner, et leur bonne volonté s'arrêtant au seuil du moindre effort de réflexion, ils se gardaient d'intervenir ; toute objection leur eût paru sacrilège.

Les premières années — l'écho de Mai 68 ne s'était pas complètement amorti —, quelques-uns réagissaient encore, et débattaient parfois vivement, armés de textes (de Marx ou de Vatican II), qui les confortaient et qu'ils brandissaient comme autant de preuves... Peu à peu, le public changea et se normalisa : sage, placide, prêt à tout entendre (« Après tout, on est en démocratie, Le Pen a bien le droit de dire ce qu'il pense »), insensible, pourvu que la forme y soit, aux énormités et contre-vérités qu'il m'arrivait, pour le provoquer, de glisser dans mes propos, il venait moins au lycée pour se cultiver que pour y faire provision de recettes (bribes d'informations, résumés, plans, citations, formules-choc) à utiliser le jour du bac. Utilitaristes, économes de leurs neurones et en réserve d'activité intellectuelle, ils *en voulaient* le plus possible au moindre prix. Ils travaillaient donc, mais sans plus (« quatre pages pour la dissert', ça va ? »), lisaient peu (au mieux, des extraits, s'ils ne dépassaient pas vingt lignes), et donnaient à leur prof tout pouvoir de réfléchir pour eux.

Je les aimais bien, mais je m'ennuyais. D'eux, je recevais force sourires, gentils, amusés, coquins, charmeurs (et c'est beaucoup, bien sûr !), parfois des confidences (quand leur petit(e) ami(e) s'était éclipsé(e) ou que leur chat était mort) — mais de stimulation intellectuelle, point. Leur inculture les empêchait de réagir (« On n'est pas d'accord, me disaient-ils parfois, mais on ne sait pas quoi vous répondre »). Apathie contagieuse : elle me gagnait. Certes, je « fonctionnais » — j'en avais l'habitude ! —, je parlais, expliquais, démontrais..., mais sans plaisir. Sans ce plaisir, longtemps éprouvé — au Maghreb surtout, où l'enseignement, il y a vingt ans, avait encore gardé tout son sens, sa fraîcheur, sa verdure —, d'une idée qui jaillit à l'imprévu, ricoche, en éveille d'autres au

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

passage, ou d'une formule heureuse, d'une objection inattendue, d'une contradiction qui résiste...

Cette joie-là, sans laquelle il n'est pas d'enseignement valable, ni même possible, je ne l'éprouvais plus. Ou trop rarement. A ce point que très souvent je me dédoublais : marchant de long en large devant les tables de la première rangée, le regard perdu dans les nuages ou s'attardant sur les rainures poussiéreuses du plancher (« Tiens, une boucle d'oreille »), mais apparemment absorbé dans une profonde méditation (« Comme vous le savez (!), Spinoza pense que... »), l'un de mes moi jouait son rôle sans accroc, tandis que l'autre, dans les coulisses, l'observait, se moquait, sermonnait (« Élève donc la voix... Sers-toi du tableau... Interpelle Juliette, son maquillage peut bien attendre... ») et tout à coup ma voix enflait — saisis, des regards me fixaient, des crayons tombaient —, ou bien je bondissais sur l'estrade, cherchais une craie introuvable, dictais un nom imprononçable ou inorthographiable *Kier-ke-gaard*, prénom : *Sören* — *Qui?* — *Non, Kier...* —, et la classe s'animait, s'agitait, « vivait », « participait » (!), tandis que Juliette, indifférente à cette soudaine fièvre philosophique, s'appliquait lentement sur les joues une deuxième couche de crème...

Parfois, loin de me rappeler à l'ordre, mon deuxième moi me débauchait : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? A quoi bon ces pitreries ? Tu te dégrades, tu t'abêtis, fuis ! » Pour peu qu'un collègue, avant le début du cours, m'eût souhaité « bon courage » sur le même ton qu'il m'aurait présenté ses condoléances, je ne tardais pas à « décrocher » et priais Mireille ou Lucien, les plus loquaces, de dire quelles réflexions le texte (qu'ils n'avaient pas lu) leur suggérait. Ingénieux, ils trouvaient toujours...

J'aurais pu continuer longtemps ce jeu absurde. D'autant plus — si fortes sont les habitudes, si vif le plaisir d'en jouir — que j'étais heureux, le matin, de partir au lycée, de retrouver quelques élèves au café, puis de disposer sur le bureau livres et cahiers, comme autrefois, gamin, quand j'attendais le début du

cours, prêt à répondre... Non, je ne déprimais pas, puisqu'à l'école je retrouvais les joies de mon enfance et, le temps d'un rêve — le temps que la cour retentisse de cris et de péta-rades —, je redevais l'élève studieux que j'avais été. Je ne déprimais pas, mais je vivais double. Ou faux. Et en porte-à-faux. A la fois dedans et dehors. Dedans, par ces mille liens rituels, et combien sécurisants, qui m'attachaient à l'institution et me rattachaient à moi-même, dehors, par la distance, chaque jour plus grande, qui m'éloignait de mon moi-prof, par l'étrangeté qui m'habitait et me faisait si souvent le spectateur (désolé, agacé, amusé) de moi-même.

A continuer d'enseigner jusqu'à la limite d'âge (soixante-cinq ans, plus un an par enfant, si l'on veut !), je ne m'exposais sans doute pas à de graves perturbations : j'ai de solides mécanismes de défense, d'autres centres d'intérêt, et je trouve le moyen de me faire chaque jour au moins *un* plaisir (condition *sine qua non*, disent les psychiatres, de l'équilibre psychique). Mais si je ne craignais pas de tomber dans quelque état pathologique réactionnel, je risquais fort, en jouant les prolongations, de sombrer dans une léthargie intellectuelle dont j'aurais eu le plus grand mal à m'extraire.

Déjà, bien avant de quitter l'enseignement, je m'inquiétais du devenir mental d'un prof à vie : à force de répéter, ne devient-on pas stupide ? Atteint d'ankylose, comme d'autres de courbatures ? Muré, bétonné dans ses schémas ? Les réponses mêmes que j'entendais confirmaient mes appréhensions : « Ce ne sont jamais les mêmes élèves... Je varie l'ordre des questions... » Sans doute, mais c'est toujours le même programme (qui ne dépend pas de nous), et que je parle du hanneton en décembre plutôt qu'en octobre ne change rien à sa morphologie ni à ma façon de l'expliquer. Les élèves passent, bien sûr (et d'autant plus vite, maintenant, que bons ou mauvais, ils ne redoublent plus), mais les structures, les principes de fonctionnement et les rythmes, eux, ne varient pas : quelle que soit la diversité des personnes, la force uniformisante de la machine les réduit vite à l'identique ; et de la même manière que la fonction crée l'organe, l'institution

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

produit (reproduit), d'année en année, les mêmes profs, les mêmes élèves. Trois semaines après la rentrée (ou même avant), chacun a disparu dans l'anonymat de sa fonction. Mme Durand n'est plus que « la prof de maths », Pierre, Jacques, Jean des élèves, dont au demeurant on confond longtemps les prénoms, si d'aventure on se les rappelle. Masques bien ajustés, les uns et les autres n'ont plus qu'à jouer leur rôle. Ils le connaissent par cœur : c'était le même l'an dernier. Ce sera le même l'an prochain.

C'est pour échapper à cette mort lente — par dissociation progressive du moi, atrophie insidieuse de la volonté, rétrécissement ou engourdissement plus ou moins rapide des capacités intellectuelles — qu'à la veille des vacances de la Toussaint 1991, j'ai quitté l'enseignement. Sans déchirements, sans regrets, sans même me rendre compte que je venais pour la dernière fois au lycée.

Par gentillesse, le proviseur et l'une des associations de parents d'élèves auraient souhaité organiser un pot d'adieu. J'aime trop la vie pour assister à mon enterrement : je refusai fleurs et couronnes, fis cours comme n'importe quel jour et partis comme si j'allais revenir. Indifférent plus que soulagé (parce qu'en fait, il y avait longtemps que j'étais parti) et ne réalisant que plus tard, à la maison, alors que je commençais à me demander quels textes j'expliquerais le lendemain, que désormais j'étais libre.

Non, je ne m'abandonnai pas aux douceurs anémiantes de la nostalgie — je n'évoquai pas les lieux (Ouezzane, Azrou, Sfax, Tunis, Alger, Caen..., où j'avais enseigné), je n'essayai pas de retrouver, déjà perdus dans les brumes de l'oubli, les visages de quelques élèves attachants (Ouardia, Anita, Magalie, Fabien...), je ne m'attardai pas sur ces notes de cours jaunies et ces photocopiés racornis que je m'empressai de déposer au grenier. Non, je n'éprouvai pas la plus légère tristesse, tout occupé que j'étais déjà à préparer ma prochaine enquête. La retraite — le mot, les représentations généralement peu gratifiantes qu'il éveille, le statut d'insignifiance sociale qu'il connote — ne m'effrayait donc pas.

LA DESCENTE AUX ENFERS

Probablement parce que je ne me sentais pas concerné. Comme si, ces dernières années, ma qualité d'enseignant m'était devenue tellement étrangère que, la perdant administrativement, je ne perdais rien existentiellement. Sinon, précisément, cette activité au rabais à laquelle elle m'avait condamné, cette léthargie intellectuelle qu'elle m'imposait dix-huit heures par semaine, cet affadissement de la saveur même du quotidien. La retraite ? Mais j'en sortais ! Finie cette errance de somnambule dans les galeries d'un lycée-cimetière, disparue cette somnolence dans ses classes-caveaux, oubliés, déjà, collègues momifiés et élèves empaillés. Libéré, réveillé, je retrouvais à temps plein la vie active. Celle où l'on ne fonctionne pas comme un robot, où l'on prend des risques, où rien n'est donné d'avance (on n'est jamais sûr de réussir un livre, le succès, et le support éditorial d'abord, ne tiennent pas à l'ancienneté !)... Ce jour-là où j'abandonnai — adieu manuels, adieu copies — ma défroque de pédagogue, j'eus l'impression d'aborder aux rivages d'une vie nouvelle.

Illusion ? En un sens, bien sûr ! D'une si longue traversée nul ne sort indemne : restent (ineffaçables ?) des plis, comme sur ces chemises qu'on retire toutes froissées d'une valise, des tics, des manies, des travers — cette abstraction, si pédante et si souvent gratuite, de l'expression, ces jongleries verbales qui nous tiennent lieu de dialectique, cette conviction, rarement fondée, d'avoir raison (ne sommes-nous pas *porteurs de savoir*?...), cette absence de modestie dans le jugement, ce ramollissement de l'esprit d'initiative (à deux reprises au moins, il y a une quinzaine d'années, j'aurais pu bifurquer vers l'édition ou le journalisme à temps complet).

Marqué et déformé, donc, je l'étais, mais, volontiers optimiste (ou aveugle), je pensais que, pour l'essentiel et globalement, je demeurais encore valide. Ayant échappé, en tout cas, à toutes les souffrances que connaissent aujourd'hui tant d'enseignants — du stress, que soixante-dix pour cent déclarent éprouver, à la dépression ou à la psychose³ —, et n'ayant pâti, ces dernières années, que de cet incommensurable ennui — pâteux, visqueux, fangeux..., que, par sa morne

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

répétitivité, son rituel désuet, sa frilosité et sa rigidité catatonique, l'institution secrète depuis plus d'un siècle. Oui, j'ai été un prof heureux : autant qu'on peut l'être dans ce métier. Et d'un bonheur qui se fait rare, lorsqu'on songe au calvaire que subissent, loin des banlieues aisées et des beaux quartiers, la plupart de mes ex-collègues.

La gangrène

Il suffit de quitter Saint-Germain-en-Laye, ou quelques autres lieux protégés (certains établissements du centre de Paris ou des grandes villes de province), pour découvrir un autre paysage et, derrière la vitrine, la sinistre réalité de la condition enseignante.

Profs humiliés, injuriés, battus (par les parents comme par les élèves, y compris à l'école élémentaire), profs qui craquent brutalement, en classe (crises de larmes, crises de fureur) ou dans le bureau du proviseur, et que le SAMU emmène à chaud à l'hôpital, profs qui échouent dans un centre de santé mentale ou qui se suicident, ces profs-là ne représentent, assurément, qu'une minorité. Même si, d'année en année, elle augmente.

Ou plutôt, tel un abcès sur un organisme infecté, cette minorité ne constitue que la partie visible d'un corps enseignant profondément meurtri, sur laquelle les médias braquent trop souvent (ou exclusivement) leurs projecteurs. Oubliant tous les autres, infiniment plus nombreux, qui, pour n'être pas malades au sens restreint où les psychiatres l'entendent, peuvent très facilement le devenir : impossibilité fréquente d'exercer son métier (public inadapté), multiples blessures narcissiques, doutes sur sa propre identité, culpabilité, solitude, absence totale de soutien de la hiérarchie et des collègues..., autant de facteurs qui minent et tôt ou tard déstabilisent : « Les termites rongent le bois et, un jour, c'est La Verrière », dit un analyste. L'hôpital psychiatrique des Yvelines ? Pas nécessairement (il y a d'autres points de chute !), mais son fantasme (son fantôme) hante, il est vrai, bien des cauchemars.

LA DESCENTE AUX ENFERS

« Vous croyez que je finirai là-bas ? » Pâle, retenant ses larmes, Agnès me regarde. Me supplie, presque. Encore secouée par le récit qu'elle vient de me faire d'une lente dégradation — sa « descente aux enfers », dit-elle, alors qu'il y a vingt ans, elle croyait entrer au paradis. Et retrouver celui que, gamine, elle avait connu.

« Fille de prolos » (ses parents étaient ouvriers dans une usine d'Ivry), Agnès a vécu une scolarité heureuse : « Nous étions quarante en classe, nous portions des blouses, nous étions trop pauvres pour acheter des livres, n'importe : presque toutes, nous travaillions dur — nous voulions nous *en sortir* — et les profs nous stimulaient. En philo, nous avions une prof âgée, très exigeante, mais qui a su nous passionner : cette année-là, j'ai lu tout Platon... Quand je n'étais pas au lycée, j'étais dans une bibliothèque, je *dévorais*... Oui, le lycée, c'était le bonheur. En le quittant, j'étais décidée à vivre avec les livres, pour les livres, par les livres, et à transmettre ma passion. »

Licence de lettres. DEA (sur Rimbaud). Maîtrise en sciences de l'éducation : en 1973 — elle a vingt-quatre ans —, Agnès entre dans la carrière. Où, comme c'est la règle, elle est mal reçue. Maîtresse auxiliaire, elle enseigne tout et n'importe quoi — un peu de français (sa spécialité), mais encore : de l'histoire-géographie, de l'économie familiale et sociale, du droit, un peu d'espagnol ; chaque année, elle change de poste, et se promène de collègue en lycée professionnel, de lycée professionnel en lycée technique ou commercial. Débuts difficiles, mais positifs : « J'avais d'excellents contacts avec ces élèves. Pas commodes, mais vivants. Un jour, pour protester contre des notes de français qu'ils jugeaient trop basses, ils m'ont séquestrée pendant une heure... Oui, une classe de futurs chaudronniers... Mais ils n'étaient pas méchants, et surtout, je sentais chez eux une volonté d'apprendre qui m'encourageait et me justifiait d'enseigner. Affectivement, j'investissais beaucoup, j'étais heureuse de faire cours. »

Ce bonheur dura dix ans. Ou à peu près : on ne sait jamais,

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

sauf incident grave, quand les premières lézardes apparaissent, quand l'ennui et la désillusion s'infiltrèrent insidieusement et commencent à ronger ; souterrain, presque imperceptible au début, ou mal perçu et immédiatement « refoulé », ce travail de sape ne devient conscient qu'en fin de parcours ou à mi-course, quand on s'aperçoit, dans le désarroi, que *je est un autre*, méconnaissable. Agnès en est là, aujourd'hui : à ce moment où, tous faux-fuyants écartés (« Les premiers temps, je me disais que j'étais tombée sur une mauvaise classe »), l'évidence s'impose, et désespère : « Je ne suis plus celle que je voulais être, je ne peux plus l'être. »

En poste à Paris dans un lycée sans histoires, elle n'est pas en butte à des élèves agressifs, personne ne l'a jamais injuriée ni battue : « Ils sont tous très polis, ils me disent tous *bonjour m'dame, au revoir m'dame*. » Mais justement, ils ne disent rien d'autre ! Il ne se passe rien dans ces classes, et plus rien ne passe : « D'année en année, je les trouve de plus en plus amortis, de plus en plus neutres. Anonymes et interchangeables. Indifférents. Oubliant livres et cahiers. Me demandant chaque fois de reporter la date de la dissertation. »

Mal dégrossis (en classe, ils s'interpellent... *Robert, ton crayon!*..., changent de place... « *M'dame, i pue, c'lui-là* »... répètent à voix haute les propos de leur prof), ils viennent par obligation ou dans un esprit strictement utilitaire : au pire, le lycée est une garderie, au mieux, « le premier étage de la *fusée-cadres*. L'attaché-case, la voiture, ils en rêvent, c'est leur idéal. » Le reste, qui « ne sert à rien », ne compte pas, ils le subissent, « puisque c'est au programme », mais dans l'ennui, et l'esprit ailleurs : quand Agnès leur demande sur quelle matière travaille le poète (elle leur expliquait *La mer*, de Baudelaire), ses Secondes lui répondent : « Sur du papier ! »

« C'est cela, mon malaise : je ne peux plus transmettre ce que j'aime. Je rêvais de leur faire aimer la littérature, ils ne voient en moi qu'un distributeur de *polycop*s à recopier (si possible) le jour de l'examen. J'aimerais leur faire écrire des textes libres, et qu'ils découvrent le plaisir des mots... Eux, ils veulent que je leur apprenne à rédiger un curriculum... »

LA DESCENTE AUX ENFERS

Atteinte dans ses ambitions de jeunesse (devenir prof : une promotion, pour une « fille de pros »), déçue dans ses rêves d'intellectuelle (faire partager son amour des livres), Agnès vit d'autant plus mal son échec qu'elle le vit seule. Sans le moindre soutien. Parfait bureaucrate, le proviseur « ne veut rien savoir des états d'âme » de son personnel. Son obsession : « Pas de vagues ! » Un bon prof passe inaperçu : « Débrouillez-vous, c'est votre affaire. » Le proviseur-adjoint se dérobe également, à sa façon : pour se concilier les profs et avoir la paix, il leur confectionne des emplois du temps sur mesure, au détriment des élèves : « Je n'ai jamais deux heures de suite avec les Secondes, mais il m'arrive d'en avoir trois d'affilée avec les Sixièmes. »

Quant aux collègues... « Une minorité fait l'autruche, assure que tout va bien, et justifie d'avance tous les débordements des élèves, qu'il faut “ comprendre ” et “ aider ”. Une autre minorité vit un enfer — tel mon voisin, un prof de maths dont chaque heure est un martyre, les gamins sautent sur les tables, hurlent et l'empêchent de travailler... Mais ces collègues-là se taisent, ils ont honte, honte de s'être effondrés en classe ou d'être sortis en plein cours, hors d'eux, puis d'avoir pris un congé... Quant aux autres, qui subissent aussi toutes sortes d'épreuves, ils font mine de ne rien remarquer et n'osent pas davantage se plaindre ni protester. Sur une centaine de profs, seule une dizaine, des syndicalistes surtout, relèvent la tête et disent tout haut ce qu'ils pensent. La majorité les considère comme des provocateurs. »

Syndiquée, mais désabusée (« La situation est trop pourrie, on ne peut rien faire »), Agnès, qui n'a « plus de vision d'avenir », « gère » comme elle peut, et de plus en plus péniblement, un « insupportable présent ». Dormant peu — elle n'a « jamais l'esprit libre » et souffre d'insomnies —, elle se sent mal le matin, alors qu'autrefois elle se levait joyeuse, « en manque de lycée ». S'absenter ? Elle n'y songe pas : elle n'est pas « mûre », dit-elle en souriant tristement, et a très mal vécu les deux jours de congé qu'à bout de forces elle s'est autorisés l'an dernier. « Trop consciencieuse », elle s'impose donc un

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

« effort monumental » pour se rendre à la « boîte », et si elle se sent mieux quand elle commence à parler, elle a « très peur, un jour, de (s')arrêter. Surtout quand je pense qu'il me reste dix-sept ans à accomplir. Dix-sept ans ! Vous vous rendez compte ? C'est la perpétuité ! » Agnès se tait, retient ses larmes, puis s'efforce de sourire.

« Il faut que je tienne ! D'ailleurs, je me suis organisé un mode de vie qui me protège : deux ou trois fois par mois, je vais au théâtre, au cinéma ou au concert, chaque semaine je vois une exposition, le samedi-dimanche, je ne touche pas à mon travail — les copies peuvent attendre. Et surtout, quelle que soit ma fatigue, je ne m'endors jamais sans avoir lu au moins une heure. Je débranche le téléphone — parler à des amis m'épuise et, n'attendant rien de personne, je m'isole avec ceux qui ont ravi ma jeunesse, Balzac, Stendhal, Dostoïevski... — et me ravissent toujours. Ma vraie vie est ailleurs. »

Prête à tomber dans la dépression, Agnès ? Peut-être pas. Mais à la limite, en tout cas, s'avancant en équilibre instable sur cette ligne de crête où il suffit d'un rien — une insolence d'élève, la remarque humiliante d'un administratif — pour qu'un jour tout bascule.

Docteur Touvabien

Catastrophisme ? Le réel, hélas, est toujours pire que ce qu'on peut imaginer, surtout quand on manque d'imagination. A lire tout ce qui s'écrit sur l'école, on est frappé par le peu d'ouvrages consacrés à la condition enseignante. Elle n'intéresse pas, ou accessoirement, et en passant. Reprenant à leur compte, et le plus souvent sans s'en rendre compte, le mépris qui la frappe, s'inscrivant d'emblée dans la logique de l'institution et atteints de la même myopie, la plupart des auteurs ne traitent que du système scolaire, en crise ou en pleine rénovation c'est selon, ou des élèves, objets fétiches des Diafoirus qui les auscultent, les sondent, les testent...

Mais du mal-être des profs on ne dit rien. Ou peu. Excepté

LA DESCENTE AUX ENFERS

quelques articles succincts (qui n'attribuent leur déprime qu'à des facteurs conjoncturels : violence, désintérêt des élèves, sans remettre en cause la profession elle-même) aucune étude sérieuse n'a été entreprise. A l'intérieur de l'institution, le silence est de règle. En sort-on (du côté officiel), c'est pour mettre au compte d'une fragilité « naturelle » ou d'une personnalité déjà perturbée, un suicide ou une poussée maniaco-dépressive : « Il (elle) avait des problèmes... » Le système, lui, n'y est pour rien...

Les principaux intéressés, qui n'en pensent pas moins, gardent bouche cousue. Pour une Corinne Bouchard, qui décrit avec humour (mais le genre a ses limites) *La Vie monotone des charançons*⁴, combien d'autres se morfondent, souffrent et craquent en silence. Comme autrefois : au début du siècle, « les enseignants (parlaient) peu d'eux-mêmes, de leurs difficultés, de leurs relations avec les élèves, constatent P. Guiral et G. Thuillier. Ils (étaient) très discrets sur ce chapitre⁵. »

Ils le sont toujours : « [Comme] l'école est un lieu qui se doit d'être parfait, qui est protégé, qui ne connaît pas les malheurs et les troubles de l'extérieur..., l'enseignant qui dysfonctionne est dissimulé, déclare l'inspecteur général Marc Rancurel lors de son intervention au Colloque sur la santé des enseignants (avril 1992)... Il existe des murs et des obstacles... On ne parle pas à l'enseignant qui présente des difficultés, parce que sa vie privée est un interdit. D'autre part, la classe est un huis-clos, une sorte de propriété absolue de celui qui fait cette classe ; elle est à lui et personne n'a le droit d'intervenir dans ses méthodes, ses pratiques, et dans les conséquences de ses pratiques sur les élèves... Enfin, on ne peut pas transmettre vers l'extérieur. La directrice d'école, le principal du collège, le proviseur, le collègue, l'inspecteur qui auront détecté un malaise global touchant la personnalité autant que la fonction d'enseigner, ne saura pas à qui s'adresser pour que l'enseignant soit pris en charge⁶. » Il se gardera bien de s'informer, convaincu que la meilleure façon de supprimer un problème, c'est de ne pas en parler...

Des spécialistes, sans doute — sociologues, psychopédago-

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

gues... — se penchent sur le métier et écrivent parfois de bons livres. Mais qui les lit ? Combien de profs, combien de parents ? (Ne parlons pas des élèves...) Si justes soient leurs analyses, elles sont toujours fragmentaires — qu'elles portent par exemple sur *Le Désir d'enseigner* (Marie-Claude Baietto) ou *Le Contrat pédagogique* (Janine Filloux⁷) — et, quelle que soit leur pertinence, elles manquent toujours, et pour cause, de cette intimité avec l'objet que donne l'expérience vécue : de la condition enseignante examinée à la loupe théorique et impersonnelle du chercheur à celle que vit un prof dans un collège d'Abbeville ou d'Aubervilliers, il y a, comme on dit, « un monde » : celui qui sépare la dissection du témoignage.

Des profs muets, des universitaires lointains : seuls des journalistes, parfois, perçoivent de plus près le quotidien des enseignants ; mais trop souvent pressés ou avides de sensationnel (« Encore un suicide de prof ! »), à moins qu'ils ne privilégient l'euphorie systématique, ils sont, eux aussi, hors du coup (loin des coups), et voient de l'extérieur la profession. Si la massification des collèges et des lycées, la violence, l'insuffisance des moyens... contribuent, évidemment, à la dégradation du métier et au mal-être des enseignants, ce n'est pas seulement en améliorant les conditions matérielles de leur travail qu'on en transformera la nature : il y a un siècle déjà, dans des classes peu chargées et composées d'un public plus réceptif, ce travail n'était guère gratifiant. « La dépression existait déjà... »

« *Qu'est-ce qu'il a, le prof ?* »

D'y avoir échappé, mais d'avoir vu beaucoup de collègues s'y enliser, et davantage encore mal vivre un quotidien toujours problématique et incertain (la sécurité de l'emploi n'élimine pas l'insécurité, chaque jour retrouvée, de la rencontre avec l'institution, telle qu'elle nous faits et défaits), d'avoir écouté, un soir d'octobre, la plainte discrète, mais combien douloureuse, d'Agnès et de quelques autres, m'a donné envie d'y voir plus clair. Pour mieux comprendre, sans doute, ce que j'ai moi-

LA DESCENTE AUX ENFERS

même subi et intériorisé sans m'en rendre compte, ce que j'ai eu la chance, et pourquoi, de n'avoir pas connu. Mais surtout, et par-delà ce retour sur moi-même, pour rendre sensible à tous ceux qui sont mal informés, et voudraient l'être mieux, ce que cette profession est devenue, à quel point elle s'est décomposée, à quels tourments, quels gâchis elle condamne ceux qui l'exercent, à quels dangers elle expose aussi ceux sur qui elle s'exerce : « Un élève, estime un psychologue, est presque certain d'être soumis, au cours de sa scolarité, à l'influence de plusieurs éducateurs inadaptés. »

Que tous les enseignants ne soient pas victimes de dépression, de paranoïa, voire de schizophrénie, c'est l'évidence. Mais l'absence de maladie n'est pas la santé, et l'inexistence de troubles manifestes n'est pas toujours la preuve d'un bon équilibre psychique. Une crise se prépare, et peut couvrir des années ; elle peut même n'éclater jamais sans pour autant se résorber et, latente mais active, entraver douloureusement l'accomplissement de sa tâche par la souffrance sourde qu'elle engendre quotidiennement.

Humeur maussade ou bouffée délirante, crise de larmes ou décharge d'agressivité, sentiment (si fréquent) d'être persécuté, incompris ou mal aimé, petite poussée sadique (« Qu'est-ce qu'il a, le prof, ce matin ? ») ou morne rumination masochiste, défoulement haineux lors d'un conseil de classe, quand en classe même, par lâcheté ou démagogie, on a joué les papacools ou les mères-poules, sans oublier tous les troubles psychosomatiques (asthme, parce qu'on « étouffe » au lycée, ou douleurs dans le dos, parce qu'on en a « plein le dos », chute malencontreuse en descendant de l'estrade ou devant la porte du lycée, extinction de voix avant de faire cours ou surdité soudaine quand siffle une injure)..., la liste est longue des symptômes qui disent la douleur au jour le jour des enseignants, leurs défenses entamées, leurs résistances en partie brisées, quand ce n'est pas leur folie naissante.

Que la plupart semblent globalement adaptés n'est nullement un signe irréfutable de leur santé psychique. L'adaptation n'est pas la normalité, et la conformité des conduites aux

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

exigences sociales peut très bien dissimuler distorsions et désordres internes : « C'est ce qu'a bien compris par exemple Goldstein, qui définit le normal par le normatif, et non par l'ajustement aux normes, rappelle Roger Bastide : un organisme malade peut être ajusté à un milieu restreint ; les aphasiques s'adaptent au niveau des conduites concrètes en limitant le champ de leurs communications ; le névrosé, de la même façon, trouve une niche dans un monde abrité et sans problèmes, où il peut continuer à vivre normalement. L'homme sain, c'est celui qui est capable de riposter à un monde complexe et mouvant, qui peut inventer à chaque instant de nouvelles normes de conduite, qui s'ajuste moins au monde qu'il n'est capable de le modifier⁸. »

A entendre leurs plaintes, peu d'enseignants semblent aujourd'hui capables (mais l'ont-ils jamais été ?) d'une pareille créativité ; tous leurs efforts tendent au contraire à « s'ajuster » à une situation que la plupart ne parviennent pas à maîtriser, qui les blesse et les déséquilibre profondément. Même si les apparences sont sauvées, surtout quand on les regarde de loin. Comme l'écrit une sociologue canadienne de l'éducation, Marie-Claire Carpentier, il existe chez beaucoup « une zone pré-pathologique où cohabitent plaisir et souffrance, et dont les effets sur la santé mentale peuvent être occultés par la normalité des comportements⁹. »

Ce sont « les dessous cachés de cette normalité » — présents en tout enseignant et qui font de chacun, comme dit l'un d'eux, « un malade mental en puissance¹⁰ » — que j'ai voulu explorer. Non pas en scrutant leur âme, mais en cherchant ce qui, dans leur pratique professionnelle, la fragilise, parfois la brise et l'amène finalement, quand toute autre issue est (ou paraît) fermée, à se réfugier dans la névrose ou la psychose.

Une longue pratique de l'enseignement (j'ai commencé à vingt ans, au Maroc, comme instituteur auxiliaire) m'a donné une connaissance intime de ce milieu. J'ai fréquenté presque tous les genres d'établissements : cours complémentaire, col-

LA DESCENTE AUX ENFERS

lège, lycées classiques, techniques, polyvalents, sans parler de l'École normale de Tunis et de l'Institut de psychologie d'Alger. J'ai subi presque toutes les sortes de directeurs, principaux, proviseurs et autres inspecteurs : des « mégalos » qui jouaient au super-ministre et des « paranos » qui surveillaient les surveillants, des maniaques qui vérifiaient les cahiers de textes comme des obsessionnels la propreté d'un verre, des anxieux que la moindre grève affolait et des démagogues qui promettaient à chacun le tout et son contraire, des intrigants qui rapportaient aux uns ce que les autres n'avaient pas dit et des vicieux qui écoutaient aux portes... Je crois aussi avoir côtoyé toutes les variétés d'enseignants — des scrupuleux et des fumistes (tel cet instituteur qui se faisait remplacer par un agent de service et allait à la pêche), des « coincés » et des excités, des hallucinés et des phobiques, des qui-montaient-en-classe comme un condamné à l'échafaud et des qui-s'y-précipitaient comme des Huns à l'assaut, sans compter l'innombrable cohorte des inodores et des incolores. Cette connaissance intime du milieu, si elle ne m'incite guère à l'idéaliser, comme je le faisais à Condorcet et à Louis-le-Grand du temps de mes années de khâgne, ne me permet pas davantage de porter spontanément sur lui le regard objectif et froid d'un entomologiste.

Le vécu étant, comme on sait, un « obstacle épistémologique » (mais, à entendre les responsables de la rue de Grenelle, le non-vécu ne l'étant pas moins), j'ai décidé, pour ne point me laisser tromper par « la coutume et l'exemple » et mieux distinguer « le vrai d'avec le faux », de m'instruire, avant toute enquête sur le terrain, auprès de ceux qui m'avaient précédé dans cette voie et de fréquenter quelque temps des bibliothèques (de la Sorbonne, de l'Institut de psychologie, de la faculté de médecine...), où j'ai trouvé des « trésors ». Des livres et des articles (et même une thèse sur les malades de La Verrière), des études et des essais dont la grande presse ne parle jamais et que le public, même cultivé, ne connaît guère.

On en trouvera une liste (non exhaustive) dans la bibliographie ; mais comme certains n'auront peut-être pas le courage

QUAND LES PROFS CRAQUENT...

de me suivre jusque-là, je tiens à signaler dès à présent les travaux — remarquables — d'Ada Abraham, psychologue et professeur à l'Université de Jérusalem, qui explora *Le Monde intérieur des enseignants*¹¹, de Simone Billauquès, sociologue, qui s'est inquiétée de *La Formation psychologique des instituteurs*¹², de Françoise Amiel-Lebigre, Lucile Hérault, Roger Amiel, psychiatres et psychanalystes, qui ont publié des études très riches dans les *Annales médico-psychologiques*, la *Revue de psychologie appliquée*, *L'Information psychiatrique*, *Enfance*...

Le lecteur curieux, mais pressé, ne pourrait-il lire qu'un texte, qu'il lise le rapport — d'une totale pertinence, mais... quasi introuvable — de Jean-Pierre Brouat et Pierre Valarié, chercheurs à l'Université de Montpellier, sur *Troubles psychologiques et institution scolaire*¹³. Rapport pertinent, car il se place d'emblée dans la seule perspective qui permette de comprendre le mal-être enseignant : celle qui considère le trouble psychique comme « un produit social, c'est-à-dire le résultat d'un processus intériorisé », l'un des effets d'un milieu délétère sur ceux qui y marinent à longueur d'années. Mais rapport introuvable et très peu connu — y compris de hauts fonctionnaires du ministère, et même de ceux qui ont en charge les problèmes de prévention ou de réadaptation.

C'est par hasard que je l'ai découvert, ou plutôt grâce à l'obligeance d'un médecin, conseiller technique d'un recteur, qui finit par en dénicher un exemplaire dans un débarras : « Commandée et financée par l'Éducation nationale et la MGEN, dit le docteur S., cette recherche a été complètement boycottée et occultée. Parce qu'elle refuse le réductionnisme psychologique et met à nu les responsabilités de l'institution dans la genèse des troubles. Ce que l'institution ne supporte pas. A l'autocensure des enseignants correspond la censure de la hiérarchie. Ajoutez-y le discours biaisé (même s'ils sont personnellement de bonne foi) des psychiatres de la MGEN. Et ne vous étonnez pas que l'Éducation nationale ne veuille pas entendre parler de maladies professionnelles. »

« C'est tout à fait vrai », dit P. Valarié, que je tins à rencontrer après avoir lu son remarquable rapport, dont il me

LA DESCENTE AUX ENFERS

raconta l'histoire. Une histoire qui vaut la peine d'être connue, car elle illustre parfaitement la façon dont les choses, ou ces choses-là, se font à l'Éducation nationale — les espaces de liberté que son absence de politique médico-sociale laisse aux chercheurs, comme les limites et les incohérences qui en résultent.

Le rapport secret

En le regardant de l'extérieur, comme on le fait d'un livre dans une librairie, — bien qu'austère dans sa couverture kaki, volumineux aussi : deux tomes de plus de cent pages chacun —, et en découvrant qu'il s'agit d'un « Contrat de recherche financé par le ministère de l'Éducation nationale et la Mutuelle générale de l'Éducation nationale », on a le sentiment qu'on est en présence, avec le rapport Valarié, sinon d'un texte officiel, du moins d'un travail qui s'inscrit dans une perspective politique (la politique de santé des enseignants), qui l'illustre, l'explique et expose une série de mesures.

La réalité est toute différente : « J'assistais à un colloque où l'on évoquait les problèmes du travail et de l'identité professionnelle, raconte P. Valarié. Une assistante sociale, qui connaissait mes centres d'intérêt, me suggéra d'entreprendre une recherche de ce genre en milieu enseignant. Pourquoi pas ? » P. Valarié soumit l'idée au ministère, qui n'eut rien contre, à condition que la MGEN finançât le projet (grâce au docteur P. F. Chanoît, elle accepta). Autre formalité : il fallait que les syndicats ne s'y opposent pas. P. Valarié refusa d'entrer dans ces jeux de pouvoir et de leur demander ce qu'ils n'étaient en droit ni d'accorder ni de refuser. Mais il avait à Montpellier quelques amis syndicalistes, qui s'entremirent auprès de leurs Centrales, et le ministère reçut un jour des syndicats une réponse favorable à une question qu'officiellement personne ne leur avait posée ! Rassuré, celui-ci donna son accord.

Sur le terrain, pourtant, les chercheurs se heurtèrent à toutes sortes de « réticences ubuesques ». Non pas des ensei-

Dans ce livre, Maurice Maschino a voulu enquêter sur un sujet encore tabou. Loin des stéréotypes auxquels les associe une opinion souvent mal informée, ce voyage à travers la France des profs — dans leurs lycées mais aussi dans les rectorats ou à la clinique de La Verrière — nous montre à quel point ce métier, que la plupart exercent consciencieusement, est devenu, en quelques années, un métier à risques.

Solitude, violence des élèves, réformes absurdes ou mal appliquées, incompréhension des parents, indifférence des autorités — tendance à la psychiatisation des enseignants par l'administration —, tout se conjugue pour que beaucoup craquent et que presque tous s'interrogent sur un métier de plus en plus mal défini.

Serait-on plus fragile psychologiquement parce qu'on est prof? Maurice Maschino, lui, met en cause le système scolaire tel qu'il fonctionne (si l'on peut dire !)...

Ceux qui liront ce livre ne pourront plus dire, à propos des profs et, en général, de l'école : « Nous ne savions pas. »

Maurice T. Maschino, collaborateur à la Quinzaine Littéraire, a été professeur de philosophie pendant vingt ans. Après avoir analysé, dans ses ouvrages précédents, toutes les tares de l'école, il renoue à travers ce livre avec Vos enfants ne m'intéressent plus en se penchant cette fois sur la condition enseignante.

COLLECTION
notre époque



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

